

DEUX RONDS

LE PÈRE PEINARD



Réflex

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS, FRANCE

Un An 6 fr.
Six Mois 3 fr.
Trois Mois 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris

OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR

Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR

Un An 8 fr.
Six Mois 4 fr.
Trois Mois 2 fr.

AUX REVERBÈRES LE GIBIER DE MAZAS!

LA MISTOUFLE A AMIENS

Asticottage de Singes à Dijon et Cognac



Aux Réverbères!

Oh là, grande nouvelle, nom de dieu!
Quatre des gros marlous de la haute
sont à Mazas.

Ça vous en bouche un coin?

Peuh, on en verra bien d'autres!

Ces quatre jean-foutre s'appellent :
Lesseps, Cottu, Fontanes et Sans-Le-
roy..... C'est des Panamistes.

Pourquoi sont-ils là?

Parce que le Panama est à sec : y
n pas plus de braise dans le coffre-
fort que d'eau dans le canal.

Or, le proverbe est toujours vrai :
« Quand y a plus de foin au ratelier,
les chevaux se battent. » C'est ce que
sont en train de faire les bouffe-ga-
lette.

Les niguedouilles de France n'ayant
plus de bas de laine à vider dans les
griffes des charognards panamistes,
ceux-ci n'ont pu continuer à gaver les
gouvernants.

Pour lors, les bouffe-galette ne pou-
vant plus palper en chœur, ont joué
d'une autre guitare. Tous ont voulu
frimer l'honnêteté, et ils se sont foutu
à casser du sucre les uns sur les
autres.

Tonnerre, c'est pas bibi qui y trou-
vera à redire! Ça simplifie bougre-
ment la besogne du populo : quand
viendra le jour du grand règlement
de comptes il sera d'autant plus fa-
cile de foutre à ces bandits le coup du

lapin, qu'ils seront davantage discréd-
ités.

La conséquence de tout ce cassage
de sucre, a été de fiche presque à cul
la gouvernance. Or, les ministres sont
des birbes qui se trouvant bien au
chaud dans leurs places, n'aiment
pas à en décaniller. A preuve que le
Loup-bête sorti par le trou d'évier
est rentré en place par les chiottes.

Voyant que, d'une minute à l'autre,
ils risquaient d'être démantibulés pour
de vrai, les ministres ont pris des
grosses résolutions. Cré pétard, ils
auraient saigné père et mère pour
sauver la situation!

Ils n'ont pas eu besoin de ça : ils
ont mijoté la petite opération des capi-
taines de navires pinçant un cavalier
seul dans la tempête : ils ont foutu un
paquet par dessus bord.

Dans ce paquet, y avait les quatre richards cités plus haut...

Est-ce à dire que la gouvernance et toute la vermine qui grouille aux alentours soit sauvée?

Y a rien de fait, nom de dieu!

C'est pas quatre salopiards qui devraient être à Mazas.

C'est quarante,

C'est quatre cents, crédieu!

Eh, quéque je bafouille?

C'est quatre mille... et plus encore!

Non, non, la gouvernance n'est pas sauvée : elle est aussi près de l'égout aujourd'hui qu'hier!

Les chameaux de la haute s'en doutent presque. En effet, mardi, les ministres ont demandé aux bouffe-galette l'autorisation de poursuivre une fournée de tripoteurs de l'Aquarium et de la Triperie Sénatoriale.

Dix d'un coup, — v'lan!

Et les bouffe-galette n'ont pas pu refuser; ils ont voté les poursuites, en attendant que vienne leur tour!

Si bien, qu'à l'heure où les camaros reluqueront mes flanches, y aurait rien d'épatant à ce que les dix en question aient été rejoindre à Mazas les quatre premiers.

Et, mille dieux, c'est pas de la petite bière que cette dizaine de jean-foutre! Y a cinq anciens ministres : Thévenet, Rouvier, Jules Roche, Devès, Antonin Proust. Y en a un de la sainte-famille : Albert Grévy, qui fut gouverneur de l'Algérie. Y a un ancien préfet de police : Léon Renault. Les trois autres sont : Emmanuel Arène, Dugué de la vraie... Fauconnerie et Béral.

Turellement ils sont tous sénateurs et députés!

Je vous le dis, nom de dieu : c'est pas de la roustamponne que ces birbes-là, c'est quasiment le dessus du panier, — et presque les plus honnêtes....

Quoi que sont les autres?

Comme c'est rigolbochard, tout de même!

Ce Mazas ou pendant des années ils ont enfourné les mistouffiers et les pauvres types que le malheur rend criminels; cette gueule d'enfer républicain où ils ont fait agoniser les zigues d'attaque;

Voici qu'ils y entrent de plein pied!

Les voilà maintenant, côte à côte avec leurs victimes, — n'ayant plus pour téléphoner que le trou aux enjotés.

Oh mais, les bons bougres, ne plai-

guez pas cette engeance! Et vous, les bonnes bougresses, si vous avez des larmes dans vos mirettes, réservez-les pour une meilleure occasion!

Craignez rien, on ne leur fera pas grand bobo.

Certes, pour l'instant, on a l'air de les traiter sur le même pied que les purotins. Les quotidiens nous ont rengainé que Lesseps et ses trois copains ont été passés à la fouille, et foutus à poil; qu'il leur faut, comme chaque prisonnier, balayer leur cellotte et le soir dresser le hamac où ils plumardent.

Et pardienne, si la dizaine de bouffe-galette dénoncés sont sucrés à leur tour, sûrement on agira tout pareil avec eux.

C'est du chiquet, nom de dieu!

Par cette frime d'égalité on espère faire perdre le nord au populo : assouvir le mépris qu'il a pour eux, et empêcher que la colère lui chauffe le sang.

Mais, laissez faire!

Que le populo s'endorme sur le rôti et en douce on se mettra à traiter les jean-foutre prisonniers, en grands seigneurs; les gardiens seront pour eux des larbins.

Puis, si on est forcé de les faire passer en jugement et qu'il n'y ait pas mèche de les acquitter, — on les collera dans quéque chouette maison de campagne, que pour la circonstance on baptisera « prison ».

Reste à savoir si le populo sera assez poire pour ne pas foutre son grain de sel dans l'affaire, — du coup, tous ces mics-macs de crapules ne pèseraient pas lourd!

Ah oui, mille bombardes, si le populo rouspète, ça changera bougrement de thèse.

Et il rouspètera dur, nom de dieu!

Pour rester coi, faudrait qu'il ait du pissat de richard plein les veines.

Certes, à l'heure actuelle, il semble balourd. — Est-ce pas, les jean-foutre? — Vous le traitez par dessus la jambe, croyant que vos vingt ans d'ordre moral, d'opportunisme et de radicalisme, l'ont vidé jusqu'aux moëlles?

Vous avez tort de gober ça : le populo ne se vide pas kif-kif un poulet... Au moment où on y compte le moins, il se détend comme un ressort.

Alors, gare la casse!

Aussi, pauvre gibier de Mazas, je ne vous vois pas blancs

Ça va peut-être vous offusquer, que je ne sois pas poli envers vous?

« Gibier de Mazas?... »

C'est ainsi que vous qualifiez les pauvres hères aveuglés par la mistouffe, abêtis par des siècles de souffrance, qui vont kif-kif des mouches sans cervelle, piquer une tête dans les pièges tendus par les araignées capitalistes.

« Criminels! » dites-vous?

Je réponds : Exploités!

Oh oui, Exploités, — ceux-ci le sont du ventre de la mère jusqu'à la mort.

Gibier de Mazas, soit!

Mais gibier de Mazas aussi : les ministres, les députés, les gros banquiers, les gros industriels, ... ceux qui ont vu clair à travers les mailles du Code, qui y ont passé, remorquant à leurs trousses le magot amassé sous le sou par les niguedouilles, le pain ranci des économes rêvant de réserver une croûte pour leurs vieux jours.

Qui sont-ils, ceux-là?

Les Exploiteurs!

Gibier de Mazas, tout ça! Vrai gibier, nom de dieu, et faisandé pire qu'une charogne!

Les autres, les pauvres hères, les malheureux, ont besoin d'être éclairés par quelques tonneaux de la Vérité — qu'on débite en bidons chez les marchands de mélasse.

Mais ceux-ci, — le gros gibier, — gueux abjects, malfaiteurs sinistres, ne réclament pour clarté au-dessus de leurs caboches que le lumignon des réverbères... où bientôt pendront leurs carcasses!

Pas bidards

Décidément, cré pétard, ce que j'avais flairé se réalise : voici que les jurés, tout bourgeois qu'ils sont, glissent comme des anguilles entre les pattes des juges.

Y a seulement quelques mois, il suffisait que le chef du comptoir de l'Injustice dise aux douze potirons : « C'est un anarcho!... » pour qu'illico on le sale dans les grands prix.

C'est plus ça, foutre!

Si foireux que soient les bourgeois, ils commencent à trouver infecte la sale besogne qu'on leur commande : ils n'écourent plus que d'une oreille les ordres qu'on leur donne.

Déjà comme signe du revirement, j'ai noté l'acquiescement de Sébastien Faure, et du chouette watrineur Peduzzi.

Voici qu'au Palais d'injustice de Paris, il vient de se passer quéque chose d'à peu près kif-kif :

Le copain Fortuné avait été condamné par défaut pour un discours jacté à la salle du Commerce, — et ou les roussins avaient dégotté une chiée de provocations.

Judi dernier, Fortuné comparaisait : il a été acquitté, nom de dieu !

Le même jour passaient deux gérants de l'Endehors ; ils n'ont pas été acquittés mais ont obtenu les circonstances atténuantes :

Somon a ramassé trois mois de prison et Bichon un mois

Par exemple, c'est les trois chameaux du comptoir et l'avocat bécheur dont il fallait voir la gueule. On leur aurait foutu des claques qu'ils n'auraient pas eu une plus sale binette.



Tandis que les voleurs du Panama se gorgent avec leurs millions, — même ceux qui sont au clou, — la misère souffle en tempête sur le populo.

Il y a tant et tant de malheureux qui cassent leur pipe sans rouspéter, que les bourgeois n'y prêtent pas plus d'attention qu'à une crotte de chien.

Y a même des jean-foutre qui sont d'une roserie phénoménale. Que dire, par exemple, du charcutier du faubourg Montmartre qui, l'autre dimanche, faisait sucrer un pauvre vieux coupable de lui avoir flouté deux sous de rognures ?

C'est-y un homme, ce charcutier ? Évidemment non ! C'est une hyène qui, à dépecer les cochons gras, a reniflé la férocité des bru'es sauvages.

D'ailleurs, il n'est pas le seul de ce calibre, quasiment tous les bourgeois en sont là : pour deux liards ils feraient massacrer un régiment.

Les sergots se sont amenés aux appels de rage du charcutier : ils ont trébuché le vieux au poste et là on s'est aperçu qu'il n'avait pas croustillé depuis trois jours.

Turellement, le mistouffier a été embarqué au Dépôt, — et il bouffe maintenant l'infecte boule de son, liche la dégoutante soupe, — tandis que la bande à Lesseps s'empiffre des bons morceaux qu'on apporte tout chauds de chez un bistrot rupin.

Eh foutre, si encore tous les purotins, tous les refleurs de comète, tous les ventre-creux, avaient le nerf de poser la patte sur deux sous de rognure !

Ça serait sublime !

On les foutrait au ballon... Et puis ? En une demie journée toutes les prisons de France et d'Algérie seraient farcies jusqu'à la bonde.

Que ferait-on de tous ces prisonniers ?

Y aurait plus assez de gendarmes ni de sergots pour les sucrer ; y aurait plus assez de gaffes pour les garder ; plus assez de juges pour les condamner !

La vache de société pèterait — comme un richard gavé de truffes, — par une indigestion de prisonniers.

M'est avis que son système de répression étant crevé, elle ne serait pas longue à tourner de l'œil.

Hélas, nous n'en sommes pas là ! Les mistouffiers n'ont même pas le nerf de se faire foutre au ballon ; les jean-fesse nous ont tellement masturbés qu'entre ces deux solutions : la prison ou la mort, — ils préfèrent la mort !

Et quand ils n'ont plus de turne pour s'y asphyxier ou s'y laisser mourir de famine, ou bien qu'ils n'ont plus un radis pour acheter un boisseau de charbon, — au lieu d'entrer chez un bistrot, et, d'autorité, avaler une soupe, ils s'en vont, malgré la froideur, licher leur dernier bouillon à la Seine.

Je n'énumérerai pas la longue kyrielle de malheureux qui par le frio se sont détruits de façon ou d'autre.

Le papier me manque !

Pour aujourd'hui, je vas me contenter de jaspiner la terrible fin d'une famille de prolos d'Amiens, — qui rappelle bougrement le suicide de la famille Hayem.

Mais, depuis que la famille Hayem s'est détruite, on est blasés ! Tant il a passé de cadavres de prolos sous les ponts.

C'est dans une caserne de la rue de la Crevasse, où vivent une vingtaine de ménages d'ouvriers, que perchait la famille Poireau. Y avait cinq gosses à la clé, — dont une fillette de neuf ans qui est au couvent.

Restait donc quatre gosses à faire becqueter : l'aîné de onze ans et le tout jeune de trois mois. Il en fallait de la boustifaille ! Aussi, les vieux se crevaient au turbin sans qu'il y ait mèche de joindre les bouts.

Depuis quelques mois surtout, ça allait plus mal que jamais : ils avaient beau se creuser la caboche pour rogner quelques sous sur la mangeaille, — ils ne parvenaient pas à foutre à la propriote, une chipie qui fendrait un cheveu en quatre, — les trois balles de loyer qu'ils devaient carmer chaque semaine.

Si bien que l'autre jour le quart-d'œil leur signifia leur expulsion ; à force de supplier, les malheureux obtinrent quarante-huit heures de répit.

Mais pas plus, nom de dieu ! C'était les foutre à la rue... et par le temps qu'il faisait ! Les copains se souviennent comme ça tombait...

Quarante-huit heures ! La vache de propriote se donnait des airs d'être charitable, — elle savait bien, la taupe, qu'au bout de 48 heures les Poireau seraient aussi déchards !

Que foutre ?

Au lieu de refuser de décaniller de la piôle ; au lieu de prendre le manche à balai pour recevoir les exploiters,

Les Poireau décidèrent de s'expulser eux-mêmes, — et pour toujours !...

Le lendemain les voisins trouvaient

quatre cadavres dans la cahute : ceux du père et de la mère, de l'aîné des gosses et du petit loupot.

Les deux autres avaient échappé à la camarde !

Y a pas à tortiller, une société où les mères se tuent avec leurs gosses, ne voyant pour eux dans l'avenir qu'une vie de misère, — une telle société ne peut pas exister longtemps !

Si elle ne veut pas à son tour se suicider, — on la suicidera, nom de dieu, et on ne fera pas de magnés !

Le populo d'Amiens a été rudement secoué par cet affreux malheur. Pendant toute la journée de la découverte des cadavres, les prolos ont afflué rue de la Crevasse, — et on ne parlait de rien moins que de crever la propriote.

Les sergots ont pu calmer cette colère...

C'est-y donc que quatre cadavres de frangins de misère ne sont pas un assez gros tas pour faire bouillonner le sang du populo ?

ASTICOTTAGE D'EXPLOITEURS

Les patrons sont bougrement à la coule pour extraire la sueur des carcasses de leurs ouvriers.

Et, mille dieux, si on n'y foutait pas le holà, c'est pas que la sueur, — c'est la chair et le sang des prolos qu'ils exigeraient !

Ça tient à ce que, trop souvent hélas, les charognards ont affaire à des niguedouilles qui courbent l'échine et serrent les fesses.

Heureusement, il n'en est pas toujours ainsi ; de ci de là, ils trouvent à qui parler : y a des bons bougres qui aiment à plaquer sur la hure du singe la demie-livre de viande qu'ils ont au bout du bras.

Et, nom de dieu, c'est grâce à leur nerf que les ouvriers taffeurs doivent de vivre tant bien que mal.

S'il n'y avait pas de zigues d'attaque, toujours prêts à se rebiffer contre les crapuleries patronales, les singes se passeraient leurs trente-six fantaisies et exploiteraient les turbineurs jusqu'à crevaision.

Heureusement, nom de dieu, la graine des rouspèteurs n'est pas prêt de manquer. Au contraire, elle fait des petits, — et, foutre, plus elle en fera, mieux ça ira !

A preuve de ce que je dégoise, les deux flanches suivants :

Primo, il s'agit d'un bougre à poil qui, vers la fin de novembre dernier, massait dans les Ardennes, chez un fondeur.

Le contre-coup lui gardait une dent (qui n'était pas de sagesse), à cause que le gas l'avait engueulé devant tous les camaros. Un beau jour il le pige entrant au bain une demi-heure en retard, et dame — pour guérir sa garce de dent, — le traite de flemmard, de loupeur, et tout le fourbi...

Nom d'une pipe, la moutarde est men-

tée au pif du camaro : il a serré les poings !

Puis, illico, pour se dérouiller les jointures, il tarabuste le garde-chiourme à grands coups de pieds et de poing, et l'envoie dinguer les quatre fers en l'air.

Cré pétard, le zigue a eu là une façon rupinarde de prouver à son contre-coup qu'il n'est pas une feignasse, — et ça, devant les camaros qui tous marquaient les coups.

Turellement, le gas a pris ses cliques et ses claques et s'est tiré. . . . Le contre-coup n'a pas été aussi bidard : il est resté plus de quinze jours au pieu, à frictionner les bosses qu'il avait empochées, et foutre, il ne lui prendra pas de si tôt, envie de recommencer ses engueulades.

.

Autre rossard rossé : à Cognac, ce coup-ci.

L'animal est un patron tailleur qui a la sale habitude de payer ses ouvriers en monnaie de singe. Il lui est même arrivé de les foutre dehors à coups de pied dans le cul.

Jusqu'ici ça lui avait assez réussi ; mais il a eu le tort d'embaucher un petit gas qui, avec ses 18 ans, a du sang dans les veines.

Pendant six semaines il a travaillé. Fatigué d'attendre après sa braise, dimanche dernier il s'en va relancer son exploiteur ; sans barguigner le salopaud lui fait un compte d'apothicaire : c'était l'ouvrier qui redevait au patron !

Le gas en fût tellement baba qu'il ne sût quoi répondre sur le moment ; comme il allait rouspéter la patronne le foutit gentiment à la porte.

Le patron n'a rien perdu pour attendre, le lendemain le bon bougre le relance dans la rue : « Eh bien, mossieu Sévère, voulez-vous me payer ? »

Et le Sévère prenant ses grands airs veut le ramener à sa turne : « Non, non, rebiffe le prolo. Pour recommencer la comédie d'hier soir. . . Non ! c'est ici qu'il faut me payer. . . » Ce disant, il prend le patron par le bras.

« Je vas te foutre une calotte ! » réplique le Sévère.

Paf ! Il n'avait pas plutôt menacé qu'un marron galbeusement appliqué l'envoyait s'affaler contre un mur. Et avant qu'il se soit relevé le bon zigue lui tombait dessus à bras raccourcis, — et touche que je te touche ! Le vieux singe empochait les gnons sans souffler.

Turellement, le populo s'était attroupe : y avait une cinquantaine de personnes qui jubilaient rudement. . .

Et faut pas que le patron espère en être quitte pour sa raclée : le petit gas s'est bougrement promis de le faire financer.

.

Autres carcans qui ne valent pas la corde : c'est les frères Mutin, qui ont à Dijon une fonderie et ateliers de construction. Les types ont les pattes bougrement crochues et on en raconte sur eux de

toutes les couleurs ; mais, ce dont je veux m'occuper c'est de la sale façon dont ils traitent leurs ouvriers :

Ah, les pauvres bougres qui triment dans ce baigne ne sont pas à la noce ; on les traite kif-kif des forçats !

Ce n'est pas tout ! Grâce au mauvais outillage, il n'est pas rare que les ouvriers se cassent des abattis ou aient des yeux crevés par des éclats de fonte. En peu de temps, y a eu trois yeux de crevés et une jambe d'esquintée.

Et pigez un peu comme ces chameaux de singes pratiquent la justice : quand un ouvrier ne leur plaît pas, ils le saquent illico et le foutent dehors comme un chien malpropre, — sans lui donner de huitaine.

Au contraire, lorsqu'un ouvrier veut les plaquer, il doit les prévenir huit jours à l'avance, sans quoi on lui raffe sa huitaine de travail s'il part sans avertir. Alors, lorsqu'un bon bougre est demandé dans une meilleure boîte il a à choisir : ou perdre huit jours de travail chez Mutin et s'enquiller de suite où il a trouvé mieux, — ou ne pas perdre ses huit jours et ne pas aller où il est demandé.

La preuve : y a pas longtemps les Mutin engueulent un ouvrier ; le gas se rebiffe, leur dit qu'il a assez de cette vie et leur fout sa huitaine. Deux jours après il trouve à se rembaucher et ne rate pas le coche.

Mais, nom de dieu, quand il a voulu se faire régler chez Mutin, on lui a barboté sa huitaine. Ces jean-foutre veulent bien fiche leurs ouvriers à la porte sans leur donner les huit jours, par exemple ils ne veulent pas qu'on leur fasse pareil.

Le pauvre bougre en question s'en est allé demander justice aux Prud'hommes : on lui a donné tort !. . . Et pour comble ses patrons l'ont traité de voleur !

Heureusement, ça ne se passe pas toujours ainsi, et c'est là où je voulais en venir : plus d'une fois, les Mutin ont eu à faire à des zigues d'attaque qui leur ont carrément botté le cul.

Aux alentours du 1^{er} Mai, trois copains se dévissaient de la boîte et Mutin ne voulait encore pas abouler les huit jours.

Ah foutre, les gas ne sont pas allés aux prud'hommes ! Un mouleur a empoigné le singe et lui a fait piquer une tête dans un tas de sable, puis à grands coups de pied dans le cul, il le faisait entrer dans le tas.

Crédieu, le Mutin a demandé grâce et a payé illico les bons bougres. Il fit bien, mille tonnerres ! Car s'il avait tardé il aurait eu les abattis carrément démantibulés, car rien que pour les quelques gnons qu'il empocha, il se trimballa avec des béquilles pendant 15 jours.

.

Et voilà, mille bombardes, ce qui empêche les exploiters d'être bourriques jusqu'au bout des ongles !

Quelques brûlées de temps à autre, ça leur rafraîchit les sens, et ça leur donne un avant-goût de ce que sera le grand chabanais.



Exact au rendez-vous, Pichevin s'amena le jeudi soir, et avec lui Marquemal et Cadichot. Il faisait un frio abominable, un temps à pas foutre les chiens dehors.

Nous continuâmes notre dégolsage devant un grand feu allumé par la ménagère.

« Nom de dieu, me dit Pichevin, j'ai bougrement ruminé tout ce que tu m'as si bien jabotté la dernière fois, et je trouve que tu as rudement raison. Les deux que tu as narré notre causette copains à qui j'ai narré notre causette pensent kif-kif bourriquot.

« La putain de République que nous susperposions être bonne bougresse pour les pauvres nous a couilloné dans les grands prix. A coups de bulletins de vote nous avons bien foutu les messieurs dehors, malgré ça, nous sommes jean-jean après comme avant. Aux conseils de commune on a envoyé des culs-terreux comme nous, — et ils ne peuvent rien foutre de bon ! Les républicains qui nous contaient fleurette quand il s'agissait de décrocher l'assiette au beurre, sont aussi vaches que les monarchiens de tout poil, — le Panama le prouve !

« Les socialos, tu dis et je le crois, que c'est du même tonneau : canaille et compagnie ! — et qu'on veut nous gourrer avec le Socialisme comme on nous a déjà gourrés avec la République.

« Toi, t'es anarcho. . . . Mais qui nous dit que les anarchos c'est pas des monteurs de coups, kif-kif les autres ; qu'eux aussi ne nous foutront pas dedans ? Voilà la question que Marquemal, Cadichot et moi nous voulons te poser.

— C'est très bien, vieux frères, que je fis. Et en se chauffant les tibias on va te donner des expiques. D'abord je vas vous dire ce que c'est que l'Anarchie et ce que veulent les anarchos : L'autre fois, il me semble que je t'ai dit, et je ne m'en dédis pas, mille dieux ! que les anarchos étaient seuls socialistes. Ben oui, eux seuls veulent l'Expropriation, c'est-à-dire la dépossession des richards actuels par le populo : la terre des couvents et des riches retournant aux communes rurales, l'hypothèque et l'impôt balayés à perpète, et qu'il ne soit plus question de l'esclavage militaire.

Ils veulent aussi que les usines, les ateliers, les mines, fassent retour aux turbineurs des villes, — que ces mêmes turbineurs et ceux de la cambrousse s'entendent entre eux à la bonne franquette, pour l'échange de leurs produits.

Jusque là, rien qui semble à prime vue nous séparer des socialos à la manque. Eux aussi, vietdaze, à certaines occases,

ils disent vo
cette façon ;
de tous leur
s'agencera l
fois qu'ils s
qu'à ouvrir
ront du cie
Les anar
ne veulen
Ils ne veu
Carnot
pêtre.

A cha
goisent
tant de
meilleu
cipation
prolos

Les
conqu
et de t
nous f
au beu
y piqu
Tan
fin ni
mille
a son
du t
Pari
aux
les-
peu
bar

car
se
po
de
et
si
P
U

ils disent vouloir emmancher la Sociale de cette façon ; mais, vingt dieux, la fin finale de tous leurs discours, c'est que rien ne s'agencera bien s'ils ne sont à la tête ; une fois qu'ils seront grosses légumes, t'auras qu'à ouvrir le bec, les alouettes dégoûleront du ciel toutes rôties.

Les anarchos, c'est tout le contraire, ils ne veulent rien savoir en fait de places ! Ils ne veulent pas plus celle du trou du cul Carnot que du plus petit garde-champêtre.

A chacun d'agir en peinarde, qu'ils dégoisent ; autant de types qu'on élève, autant de gas foutus dans la merde, — le meilleur devient le plus mufle ! L'émancipation des prolos doit être l'œuvre des prolos eux-mêmes.

Les socialos jasant à toute occase de conquête des pouvoirs, des municipalités, et de tout le tralala politique ; voulant nous faire accroire qu'une fois l'assiette au beurre dans leurs pattes, chacun pourra y piquer à son aise.

Tandis que les anarchos gueulent sans fin ni cesse : « Assez de ces foutaises, mille bombes ! Soupé des chefs, — chacun a son propre chef sur les épaules ! Assez du torché-cul électoral, — les types de Paris nepeuvent pas savoir ce qui est utile aux gas de Fouilly-les-Oies ou de Trépigny-les-Marmites ; eux seuls, sacré pétard, peuvent chouetterment manœuvrer leur barque.

« Que chaque prolo de la ville ou de la campluche y aille de son initiative ; qu'il se groupe avec de bons bougres comme lui pour répandre ses idées ; que, sans faire de mages, les groupes s'entendent entre eux pour secouer les puces aux richards et, à l'aide de la force, reprendre leur saint-frusquin.

« Une fois la terre reprise par les campluchards, la mine par les mineurs, et les usines par les ouvriers, que foutrait-on d'un gouvernement ? Il serait aussi utile que la vermine ! »

Eh oui, foutre, les anarchos dégoisent de la sorte, et ils ont mille fois raison, pétard de dieu ! Le gouvernement est au corps social ce qu'est la vermine au corps humain.

Et ça coute chaud, un gouvernement ! Celui qu'on endure en France nous coûte à vue de nez, quéque chose comme quatre milliards par an.

Nom d'un pet, les services qu'il nous rend valent-y quatre milliards ?

Je ne veux pas bavasser des saloperies qu'il fait, c'est les trois quarts de... besogne : prélèvement de l'impôt, conscription, guerre, emprisonnement des bons bougres, fusillades de grévistes, ... j'arrête la litanie, car j'en aurais jusqu'à demain !

Et le peu de choses utiles dont ce salaud s'accapare le monopole, c'est pour se faire accepter de nous. D'ailleurs on s'en tirerait sans lui :

Il fait les routes, ... les groupes de campluchards des communes ne les feraient-ils pas aussi bien ?

Il donne l'instruction, ... crédieu, des

types instructionnés jusqu'au bout des ongles la donneraient à nos loupiots bien mieux que lui.

C'est en tout pareil, mille polochons !

En réalité, l'Etat est une machine à nous broyer : qu'importe que ce soit Pierre ou Jacques qui tourne la manivelle, — nous n'en sommes pas moins broyés.

Et merde, on les a assez changés les types qui la font virer cette garce de manivelle, maintenant faut foutre la machine en capilotade !

Croyez-vous, les amis, qu'en tenant ce jaspinage les anarchos vont se hisser aux rateliers ? Y a pas de pet ! Ils iront au baignoire ou sur l'échafaud.

Donc, pour en finir, nom de dieu, exprimons le suc de l'Anarchie :

Pour le présent, c'est la lutte contre le Capital et l'Etat ; la guerre à coups de plume, à coups de langue, avec des pétarades d'actes individuels, de grèves, d'émeutes....

C'est l'ébauche du groupement corporatif, du groupement par affinités qui, par la libre entente, remplacera les capitalistes et les gouvernants d'aujourd'hui....

Demain, vingt dieux, ce sera le grand branle-bas de l'Expropriation des jean-foutre ; avec sa conséquence : la prise de possession commune de toutes les richesses par les bons bougres.

Et après le chambard, le bien-être et la liberté : chacun naviguant à sa guise sans nul souci du bricheton ; un turbin aussi agréable qu'une partie de rigolade ; des frusques et des chouettes turnes pour tout le monde.

Turellement, pas de douaniers, mille dieux ! Pas de flics, pas de rats de cave, plus de percepteurs, plus de cognes, plus de troubades, plus de juges, ... rien qu'un mauvais souvenir de l'infamie dégoutation de nos jours ! »

Foutre de foutre, nous en dégoisâmes bien plus long avec les trois camarlouches, mais pour aujourd'hui faut poser sa chique, je peux pas accaparer tout le papier de Peinard.

A dimanche, les aminches.

Le père Barbassou.

Salopises Possibilardes

Sacré nom de dieu, je crois qu'ils perdent véritablement la boule, les rogneux possibilards des Ardennes.

Si jamais ils tenaient la queue de la poêle, bondieu, nous serions frits à la vapeur !

C'est tellement vrai, qu'au jour d'aujourd'hui où pourtant ils pourraient se faire une gueule de libéraux, ils sont bougrement plus autoritaires que les jean-foutre qui nous gouvernent.

Le *Quatrième Etat* fonctionne déjà dans les Ardennes. Et le grand colonel des Votards, J.-B. Clément, est bougrement fiérot de son organisation.

Faut l'entendre jabotter de la Fédération et des Syndicats des Ardennes ! A l'en croire, en levant le petit doigt, il les pré-

cipiterait comme un seul homme sur le râble des patrons et des richards.

Turellement, il se garde bien de lever son petit doigt !

Tarata, faut en rabattre !

Ces syndicats ne sont pas emmanchés en vue de la Sociale, — qui est le cadet des soucis des grands chefs possibilieux.

Ils sont organisés pour mener les prolos aux urnes électorales, — abattoir moral, où ils s'en vont sanctionner leur abrutissement !

Et surtout, ils sont organisés pour faire casquer l'impôt, nécessaire à l'existence de tout gouvernement, si mouche qu'il soit.

Que les bons bougres n'ouvrent pas leurs quinquets et ne s'esclaffent pas ; le mot d'*impôt* est exact. Le nom qu'on y colle ne fait rien à la chose, — c'est le fond qu'il faut voir.

Or, les cotisations que les prolos adhérents aboulent, sont réellement un impôt.

Cette belle galette, — tout comme celle que nous carmons à l'Etat, — sert à faire fonctionner le petit gouvernement et à rémunérer les chefs.

Y a mieux, cré pétard ! Tout comme l'Etat, le gouvernement possibilieux fait des frais à ceux qui ne veulent pas casquer leur cote personnelle.

Pour vous en convaincre, les camaros, lisez et relisez le flanche suivant que je coupe nature, — et sans y changer un mot, je n'ai pas besoin de vous le dire, — dans l'*Emancipateur*, le canard de J.-B. Clément :

NOUZON. — *Chambre syndicale de la métallurgie de Nouzon. — Avis aux retardataires.* — Par jugement du tribunal de Charleville, les adhérents en retard de leurs cotisations et non conciliés au tribunal ont pour 13 francs de frais en plus.

Nous engageons donc tous les camarades qui seraient en retard dans le paiement de leurs cotisations à venir s'arranger au plus tôt, s'ils veulent s'éviter des désagréments.

Pour le conseil d'administration et par ordre,

Le Secrétaire.

Mille dieux, y a de quoi s'en taper le cul par terre !

C'est pourtant exact : voilà ce qui se passe à Nouzon, — que les possibilos appellent orgueilleusement le Belleville des Ardennes.

Dès qu'un prolo s'est enrôlé dans la Syndicale, malheur à lui ! Il a continuellement aux trousses un percepteur qui ne badine pas.

Si, pour une raison ou pour une autre, il refuse de cracher, vite on lui envoie l'huissier.

Il est appelé chez les juges, et s'il ne se présente pas à la conciliation, les marchands d'injustice de Charleville lui colent 13 francs de frais.

Turellement, les enjuponnés ne se font pas prier : ça les rassure pour l'avenir, ils n'ont plus peur des possibilos, et savent qu'il y a mèche de s'entendre avec ces birbes.

Eh bien, là, c'est bougrement triste !
J'étais parti pour tailler une riche croupière aux grands chefs possibilos, la plume m'en tombe des mains !

Il n'y a pas à les engueuler d'avoir dégouliné si bas : en venir à demander du renfort aux juges bourgeois contre le populo, — oh, c'est monstrueux !

Non, y a pas à les engueuler, — y a à les plaindre...

Et à se garer d'eux, pire que de la peste !

LE PÈRE PEINARD EN PROVINCE

TRINITÉ DE BOURRIQUES

Vienne. — Vendredi, les camaros étaient réveillés par toute la friponille policière qui, pour n'en pas perdre l'habitude, venait les emmerder un brin.

Cette fois, le motif avait un peu changé : c'est sous prétexte de fausse monnaie que ces jean-foutre s'étaient mis en campagne. Turllement, ils ont fait chou-blanc.

Je vas profiter de l'occasion pour faire défilier sous le pif des bons bougres quelques-uns de ces abrutis. Pour pas me salir je vas prendre avec des pincettes les bourriques en question ; c'est une trinité de gourdes à faire trembler la tour Eiffel.

Primo, c'est l'éternel Pellenc, une grosse tourte qui ne trouverait pas de l'eau à la rivière. Déjà, pour la bombe de chez l'exploiteur Bernier frère, il se démena tant et plus, mais sa monumentale gourderie l'empêcha de rien découvrir, — il est vrai que l'auteur avait probablement pris une chiée de précautions ; heureusement il court encore ! C'est épatant de voir le Pellenc entrer chez un anarcho : ce gros cul d'ours fait le matamore, on dirait un gros cochon tarré. Aussi, vendredi dernier, pour ne pas changer ses habitudes, ce fouille-merde est parti bredouille.

Comme deuxième, y a le capitaine des pandores ; il n'a pas inventé le fil à couper le beurre et est jaloux de ne pouvoir dégotter l'imbécillité de Pellenc. A preuve le dégobillage suivant qu'il a lâché à un copain pendant le perquisitionnement : « Je comprends pas pourquoi vous êtes anarcho ; vous n'avez pas l'air trop malheureux. Vous êtes seul avec votre mère, vous êtes pas trop mal... Par exemple, crognieugnieu, vous êtes pas économe, vous lisez trop de journaux ! Si vous en lisiez moins vous pourriez faire des économies... Ainsi, moi qui suis plus riche que vous j'en lis qu'un... »

Et ça doit être le *Petit Idiot*, — ou quelque chose d'approchant. C'est pour ça que tu es si dégourdi, grande crapule ! Si tu es riche, c'est de nos peines, sale feignasse. Essaie un peu de venir turbiner comme nous, et de n'avoir pas seulement de quoi boustifailler ton saoul... Tu verras si on n'est pas malheureux !

Au fait, dis donc bougre de carne, tu nous canules : on est anarchos parce que ça nous plaît et tes conseils on les a au cul.

Pour finir, le troisième est le Candé, surnommé mossieu Beaux-Cheveux. Ça serait trop d'ouvrage pour dépeindre cette andouille. Or donc, une petite histoire

va le faire connaître : Un jour, les blancs devaient faire une manifestation sur la tombe d'un de leurs copains. L'administration, ayant eu vent de la chose, mit en branle toute la racaille des sergots.

Trois copains ayant voulu reluquer le truc d'un peu près, mossieu Beaux-Cheveux les empêcha d'entrer dans le cimetière et, comme ils y trouvaient un cheveu, il leur déclara qu'un seul de ses poils valait mieux que trois anarchos.

Hein, nom de dieu, voilà une vache qui, s'il a seulement une botte de cresson sur la fontaine, a une sacrée valeur.

Et dire que les bons bougres l'estiment au point qu'ils rêvent de foutre cette belle tignasse confire dans un pot à merde, sans la décoller de la cabèche du roussin.

EXEMPLE SUIVRE

Dijon. — Dimanche dernier trois copains se sont payés une riche balade. Ils sont partis de Dijon à midi et sont allés à un petit patelin éloigné de 14 kilomètres, à *Santon-la-Chapelle*, — un petiot trou de 450 habitants.

Les gas ont fait annoncer qu'à 7 heures du soir ils feraient une conférence dans le plus grand café de la ville.

Il est venu du populo, nom de dieu !

Alors, les gas ont commencé la démonstration des iniquités sociales et ont dégoisé tout du long en peinars, sans dire qui ils étaient.

Cré pétard, les bons bougres buvaient leurs paroles kif-kif du petit lait ! Et tous de hoher la tête et d'approuver.

Un contradicteur de Dijon, qui se trouvait dans le patelin, a voulu foutre des bâtons dans les roues, disant que c'était pas applicable, et patati et patata. Il s'est fait river son clou de chouette façon !

La soirée s'est terminée, vers les minuit, par quelques chansonnettes à la mode et par une distribution de flanches de tout calibre.

Les gas du pays étaient si emballés qu'ils ont fait promettre aux copains de revenir et leur ont fait la conduite un bout de chemin.

Rupinskoff, mille dieux ! Voilà de la riche ouvrage : on se figure que les croquants sont bouchés à l'émeri, c'est foutre pas vrai !

S'ils n'en pincet pas pour les anarchos, c'est qu'on leur en a fait un tableau qui est bougrement dégueulasse : les jean-foutre les représentent comme des avale tout cru.

Mais que les camaros se montrent et ça change de thèse !

MINCE DE CHARITÉ !

Saint-Quentin. — C'est partout pareil, nom de dieu, les hospices où on soigne le populo sont des boîtes à crevaillon.

Ainsi, un bon lieu m'écrit qu'il est allé l'autre jour voir sa copine à l'hospice de Saint-Quentin : « Comment ça va ? » qu'il lui demande, après les embrassades.

Et la pauvre copine de lui répondre les yeux gros de larmes : « Je ne me plais pas ici... Pour boire de l'eau et être maltraitée, j'aimerais mieux être chez nous. On ne vous regarde même pas ; le médecin passe, c'est la même bricole, — si on ne l'appelle pas il s'en va sans s'occuper de rien... Ainsi, une vieille a été purgée ces

jours-ci, comme elle n'était pas forte, elle a foiré au lit, les garces de soeurs l'ont rudement maltraitée... »

Sur ce, le bon bougre s'en va trouver une de ces bourriques noires qui lui répond avec son air de sainte-nitouche : « Nous ne pouvons plus donner de vin, nous n'en touchons plus. »

— Et de la tisane ?

— Nous ne pouvons en faire, nous ne touchons plus assez de charbon pour faire la cuisine... »

Battage tout ça, mille tonnerres ! S'il n'y avait pas des tripotages dégoûtants, le charbon et le vin ne manqueraient pas.

Mais quoi, c'est partout kif-kif : toutes les boîtes de charité sont faites pour gaver les richards, et non pour secourir le pauvre monde.

EXPLOSION DE DYNAMITE

Montluçon. — Lundi matin dans une turne appartenant à la Société de Commeny-Fourchambault, y a eu une sacrée explosion.

Un bureau a été détruit, et tout un côté de bâtiment a été salement endommagé.

Toutes les vitres ont été brisées, — ce qui fait, comme toujours, jubiler les vitriers.

On superpose que c'est en l'honneur d'un garde-chiourme qu'avait été posée la cartouche, — d'autant plus que son logement est en marmelade.

Les juges prétendent être sur la piste du gas qui a fait le coup, — j'espère bien qu'ils se montent le bourrichon et qu'ils trouveront peau de zèbe !

LA ROUSSE EN CAMPAGNE

Oh, ce n'est pas contre les flous de l'Aquarium qu'elle en a, — nom de dieu, non !

C'est contre les anarchos.

Ce qui a foutu cette racaille en rogne, c'est de voir sur les murs de leurs patelins la chouette affiche *Dynamite et Panama*.

Déjà, la semaine dernière j'avais noté une demie-douzaines d'endroits où la police avait fait des siennes : arrachant les placards et perquisitionnant chez les zigues d'attaque.

Cette semaine, ça a continué de plus belle !

A **Saint-Chamond** y a eu quelques perquisitions ; les roussins ont dû se contenter de barbotter quelques journaux. Pour ce qui est de leur affaire, chou-blanc !

Dans les Ardennes, à **Nouzon** et à **Charleville**, où les placards avaient fait leur apparition y a eu une douzaine de perquisitions.

Ah, mille dieux, on n'en fait pas autant avec les dépotés du Panama ! A telle enseigne qu'il y a trois semaines que le ministre Bourgeois avait dans sa poche la preuve que les dix qui sont poursuivis avaient mis un doigt dans le Panama. Il n'en a rien dit tout ce temps-là, — et il n'en aurait rien dit s'il n'avait appris que d'autres que lui avaient ces garces de preuves.

Mais entre bouffe-galette on prend des gants : quand il s'agit d'emmerder les anarchos, y a pas tant de magnés à faire !

A Nancy, toute la rousse est sans dessus dessous depuis trois semaines. Le populo ne cause que de ça, et dans cette ville frontière que les jean-foutre posent comme le rempart du patrouillotisme, le populo n'est pas aussi gourde qu'on le fait croire.

Dimanche, la police avait le trac d'une manifestation sur la plus chouette promenade de la ville, — aussi y a eu mobilisation de toute la mouche.

Turellement, la petite fête ne s'est pas passée sans perquisitionnements : les roussins sont allés chez Prud'homme et chez David, ont barboté quelques canards, et comme partout ailleurs, ils ont fait chou blanc.

Pauvres goutdillots de la haute ! Vous pensez donc avec vos imbécilités foutre des bâtons dans les roues de la Sociale :

Si vous le croyez, c'est que vous êtes bougrement serins !

CHOUETTES BOUQUINS

L'Ennemi des Lois !.. Voilà un titre flamboyant, nom de dieu. Maurice Barrès vient de le coller sur la couverture d'un bouquin (1).

Turellement, l'ennemi des lois de Barrès n'est pas un farouche, il a des mœurs. Il se marie à la mairie, et aussi à l'église, — et faudrait pas lui faire bien de la violence pour qu'il accepte un fauteuil de bouffe-galette à l'Aquarium... Tout comme papa Maurice !

Par exemple, ne cherchez pas le populo dans ce bouquin : on ne l'y voit pas ! L'histoire se passe entre un chien, une princesse russe, la fille d'un académicien et André (l'ennemi des lois), qu'on a foutu à Pélagos pour un débinage contre l'Ecole Polytechnique !

Oh là là, faut être bougrement désœuvré pour s'en prendre à cette sacrée école.

En bons bourgeois, bien rentés, nos personnages se la coulent douce, et quand au bout du rouleau, ils arrivent à être vaguement anarchos, ils s'en vont planter des choux à la campagne.

Entre temps, d'un chouette coup de patte, André explique les anciens systèmes sociaux. Pour ne parler que du Saint-Simonisme, il le montre réalisé dans la Société actuelle, qui est Simonienne jusqu'au bout des ongles, — et ce que Fourier avait prévu est arrivé : maintenant que les Simoniens tiennent tout, ils savent traiter le peuple comme l'ont traité tous les théocrates.

Seulement, où donc Barrès a-t-il pêché que les lois ont été utiles à l'Humanité en enfance ? Mauvaises béquilles qui nous ont simplement déformés et déprimés ! Les lois n'ont rien produit de bon par elles-mêmes, le bien qui semble en résulter vient de nous et se serait réalisée malgré leur absence.

Ce qui est passé est passé !.. Mais qui peut infirmer que l'Humanité ne se serait pas mieux trouvée de végéter sans lois et codes ? Elle aurait sûrement progressé plus vite, et, en tous cas, sa route serait moins sanglante...

Et maintenant, pour conclure : le bouquin

(1) *L'Ennemi des Lois*, par Maurice Barrès, chez Perrin, éditeur, 35, quai des Grands-Augustins, 3 fr. 50.

en question prouve que les idées, — ou tout au moins le sentiment révolutionnaire, — s'infiltrèrent partout. En effet, *L'Ennemi des Lois* a été écrit pour les bourgeois, et non pour les bons bougres du populo.

COMMUNICATIONS

Paris. — Tous les dimanches, après midi, réunion du *Cercle International*, maison Georget, au premier 38, rue Aumaire.

— Tous les dimanches de 9 à 11 heures du soir, *l'Avant-Garde ouvrière*, lectures, discours et chants, 89, rue Mouffetard.

— Groupe de propagande anti-patriotique et révolutionnaire, tous les mercredis et samedis, 63, rue Vieille-du-Temple, à 8 h. 1/2 du soir.

— Le groupe de propagande de Paris des 5^e et 13^e se réunira tous les samedis soir, à 8 h. 1/2 à son nouveau local, salle Messiez, rue Mouffetard, 127, au premier.

Ordre du jour : la Commune anarchiste de Montreuil.

— Le groupe d'études sociologiques le *Progrès Social*, convaincu que la solution de la question sociale ne peut s'induire que de l'étude des phénomènes sociaux, invite tous les compagnons à assister à ses séances les mardis à 8 h. 1/2, salle Brockmann, 5, rue Keller.

Mardi 27 décembre, ordre du jour : Socialistes et sociologues.

— Quelques copains se réuniront lundi 26 décembre, à 9 h. du soir, chez le compagnon Sabatier, 64, rue de la Glacière. Urgence.

— Soirée familiale, le dimanche 25 décembre, salle Georget, 38, rue Aumaire, à 8 h. 1/2 du soir.

Les anarchos des divers quartiers et de la banlieue sont invités. Le bénéfice sera pour les femmes et les enfants des compagnons détenus.

Bellevue. — Dimanche 25 décembre, réveil et grand bal au local anarchiste, 3, rue des Mouliniers.

Lille. — Le groupe le *Forçat*, de Lille, d'accord avec les camarades de la région, a pris l'initiative de la publication d'une série de brochures révolutionnaires ; la première aura pour titre : *La Dynamite et l'Anarchie*. (15 centimes l'exemplaire et pour les groupes à 10 fr. le cent).

Adresser demandes et mandats à la nouvelle adresse du compagnon Mauduit, 51, rue Philippe-de-Commines, à Lille.

— Le *Père Peinard* est crié et porté à domicile par Albéric Poissonnier, 55, rue Saint-Sauveur.

Dijon. — Groupe d'études Sociales la *Vérité* se réunit tous les samedis, de 8 à 11, chez Catoire, rue de la Chaudronnerie.

— *Soirée familiale anti-cléricale*, le samedi 24 courant, café de la Renaissance, rue Jamet-Demoutry, à 9 heures du soir.

Causerie, chants et poésies révolutionnaires.

Cala's. — Les camarades désireux de développer la vente publique des journaux sont priés de se réunir le samedi soir à 8 h. 1/2 dans le but de se concerter à cet effet, au café Duquesnoy, rue du Temple.

Roubaix. — Réunion des anarchistes de

la ville et des environs, le dimanche 25 décembre, 144, rue d'Inkermann.

Ordre du jour : Vente des journaux ; Communication au sujet de la grève de chez Watel.

Saint-Quentin. — Les lecteurs et lectrices du *Père Peinard* et de la *Révolution* sont invités à se réunir le dimanche 25 décembre, à 6 h. du soir, chez Fournival, rue Chaussée-Romaine.

Ordre du jour : Choix d'un nouveau local en permanence ; nouvelles tactiques de propagande.

Saint-Chamond. — Le groupe les *Amis de Ravachol*, 4, rue de l'Hôtel-de-Ville, café Bonnefoi, invite les travailleurs à s'unir à lui pour la propagation des idées révolutionnaires, car l'heure des grandes luttes approche.

Les camarades qui ont besoin de brochures en trouveront chez Garinaud, 4, rue Victor Hugo.

Marseille. — Les compagnons qui détiennent des listes de souscription pour *l'Agitateur* sont priés de faire parvenir le montant à l'administration, 7 A, rue Beauveau, avant le 24 décembre, le journal devant paraître la première semaine de janvier.

— Le groupe les *Rénovateurs* se réunit tous les jeudis et samedis, au bar International, 7 A, à l'entresol.

PETITE POSTE

P. Lille — B. Nice — R. Saint-Juery — Z. Nice — J. Milhau — O. Firminy — G. Médéah — D. Bas-Meudon — G. Donmarin — T. Quentin — R. Saintes — A. Romanèche — D. Roubaix — A. Damery — G. Nevers — T. Mézières — V. Chaux-de-Fonds — G. Trélazé. — H. Havre — D. Calais — Reçu galette, merci.

Groupe de langue française de Spring-Valley, 2 dollars 1/2.

Reçu la lettre de Lauze insérée dans le *Petit Provençal*. Mais ce n'est pas devant le juge d'instruction qu'il aura à comparaître : il a déposé devant lui, il n'y a plus à revenir là-dessus. Où il sera cité, c'est devant la cour d'assises ; et il peut, si les protestations qu'il élève sont sincères, se mettre dès maintenant en relations avec l'avocat de Francis, M. Desplas, rue de la Reynie, Paris.

G. Q. Toulouse. — Les chansons ont été expédiées ; seulement y a eu un peu de retard parce que la série n'était pas complète.

F. G. Havre — Y a pas mèche ! Nous ne sommes pas assez galettards pour ça.

A. Terrenoire — Bonne idée que d'expédier des journaux et des brochures qui tomberaient le jour de l'an chez des inconscients. Pour ce qui est de l'affranchissement des journaux, c'est deux centimes par chaque exemplaire que tu expédies sous bande.

— Prière de ne plus rien envoyer au compagnon Recorbet Claudius, à Roanne.

C. rue de Flandre. — Reçu ta babillarde, tes réflexes sont justes, j'en causerai un de ces jours, pour l'instant y a pas de place !

Reçu de H. Havre, chansons pour la compagnie Titine et le compagnon B. L.

L'Imprimeur-Gérant : A. GARDRAT

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*, 4 bis, rue d'Orsel, Paris

Le Charcutier du Faubourg Montmartre



Oh là là, c'est pas un homme ! C'est une hyène.... ou mieux : c'est un proprio !